

L'efficacité des procédés narratifs de l'analepse, du journal intime et de la clôture spatiale compense l'in vraisemblable soif d'aimer qui anime le héros du *Mal aimé*. Dès la première rupture, le destin d'Alexandre devient trop prévisible pour soutenir à lui seul l'intérêt du lecteur. D'un amant à l'autre, l'étonnement s'émousse au rythme de la surenchère des envolées métaphoriques dont on finit par oublier l'essence. *Le Mal aimé* émeut bien davantage par la mise à nu de la sensibilité de son héros et l'envoûtante atmosphère de sincérité qu'il crée.

Louis Bélanger

Université du Nouveau-Brunswick, Saint-Jean

François Gravel. *Ostende*.

Montréal : Québec-Amérique, 1994. 348 p.

On en connaît tous. Peut-être en est-on soi-même. Disons d'eux qu'il est de bon ton de les tenir responsables de la crise de croissance économique actuelle, de la saturation de l'emploi ou de la disparition prochaine du principe d'universalité des programmes sociaux dont on prédit qu'il seront les derniers bénéficiaires. Le procédé qui conduit à ce type de généralisations est d'une simplicité désarmante : rassembler un groupe social sous quelques caractéristiques communes, lui prêter des intentions choisies et, stratégiquement sorties de leur contexte, percevoir les actions du groupe comme preuves irréfutables aux accusations, quelles qu'elles soient, qu'on lui porte. L'effrayante efficacité de l'exercice trouve dans la génération des « baby-boomers » une chair inépuisable d'irresponsabilité et d'égoïsme des plus accablants.

Avec *Ostende*, François Gravel s'écarte de ces lieux communs dans le portrait qu'il tisse de cette génération par le biais de Jean-François Kelly (JFK), personnage dont on suit l'évolution de l'effervescence nationaliste des années soixante à la chute des utopies marxistes du début des années quatre-vingts. Au sous-sol d'un « bungalow » de banlieue montréalaise qui leur sert de quartier général, Jean-François et ses amis, Jacques et

Pierre-Paul, vivent les premières heures de leur adolescence à rêvasser en écoutant Brel, Brassens, Ferré. Sensibles à l'absurdité toute sartrienne des conditions d'existence, ils entreprennent de combattre la « dictature de la norme, » grande responsable des aliénations collectives universelles. Les camarades jurent solennellement de consacrer l'essentiel de leurs énergies à la tâche dont ils sont les élus. Un pacte est conclu : « Jamais plus nous n'agissons de façon normale » (p. 35). Le délire d'une assemblée tenue dans le gymnase d'un collège classique nouvellement converti en collège public précise l'outil de combat :

Quelqu'un, sur l'estrade, avait proposé une grève générale illimitée, assortie d'une occupation immédiate des locaux. Mille mains s'étaient levées. La révolution pouvait commencer. La vraie révolution, oui. Totale, intégrale, folle, frénétique, même si elle était confinée, pour le moment, à un seul édifice (p. 88).

Nous sommes en 1968. Pour Jean-François, Jacques et Pierre-Paul, les voies du hasard objectif sont désormais tracées. Nul doute dans leur esprit, la vie changera !

Structuré en chapitres identifiés à des hommes publics ayant servi de phares idéologiques à la jeunesse des décennies 60 à 80 (Kennedy, Che, Hendrix, Allende, Mao, Lennon), le roman de François Gravel lie le destin de ses personnages aux courants sociaux qui ont polarisé le bouillonnement culturel de l'époque (révolte, vie de bohème, amour libre, commune, engagement populaire, militantisme progressiste). *Ostende* propose de la sorte la rétrospective d'un passé somme toute récent sous la forme de chroniques soumises au regard, parfois rieur, parfois ironique, toujours franc, de son narrateur. Des ambitions les plus démesurées aux contradictions les plus gênantes, le récit de Jean-François évoque sans nostalgie l'échec de la révolution promise, dépeignant plutôt l'autorité progressive de l'âge adulte sur la candeur idéologique des vingt ans. Les pages qui décrivent la vie communautaire des couples que forment Jean-François et Louise, Jacques et Christine, Pierre-Paul et Esther en illustrent la touchante vérité :

Notre mode de vie est un véritable défi au capitalisme : en achetant nos meubles à l'Armée du Salut ou chez les disciples d'Emmaüs, en prolongeant la vie de vieilles automobiles destinées à la ferraille et en buvant notre vin dans des verres à moutarde, nous assurons la revanche des valeurs d'usage sur les valeurs d'échange, sapant ainsi le système à la base (p. 187).

Aux dernières nouvelles, Christine réclamait des réajustements à la pension alimentaire que lui paie Jacques ; Pierre-Paul, professeur au cegep, et Louise attendent un deuxième enfant dans le « bungalow » que celui-ci a racheté de ses parents ; Jean-François, voyageur de commerce, sillonne les routes du Québec ; divorcé d'Esther, il a la garde de leur fille, Gabrielle, les fins de semaine où il est de passage. Esther et Michel, son nouveau conjoint, ont pour leur part reconstitué une famille. La vie a changé.

Peut-être faudrait-t-il tirer un téléroman d'*Ostende* afin d'en savoir plus long sur ces orphelins de rêves ; le roman s'y prêterait sans doute à merveille. François Gravel n'en tisse pas moins un tableau attachant qui se lit d'un trait, tellement le style est vivant, le ton, charmeur, et le propos, d'une étonnante pertinence. En ces années où les idées reçues ont souvent force de lois, la lecture d'*Ostende* invite avant tout au plaisir, à la réflexion, ensuite.

Louis Bélanger

Université du Nouveau-Brunswick, Saint-Jean

Mireille Rosello. *Littérature et identité créole aux Antilles.*

Paris : Karthala, 1992. 208 p.

La littérature antillaise cherche à sortir de la non-existence par une déclaration d'inexistence qui constitue la marque la plus signifiante, la plus bruyante mais aussi la plus problématique de son existence : « la littérature antillaise n'existe pas. » La confession d'inexistence